

PETITE BIBLIOTHÈQUE N° 124

(SUPPLEMENT A LA "LETTRE DES AMIS" N° 185)

AL-ANDALUS ou HISPANIA

**L'enjeu d'un conflit séculaire.
La péninsule ibérique du XI^e au XIII^e siècle**

Par

Pierre GÉRARD

Conservateur général honoraire du Patrimoine



ASSOCIATION
Les Amis des Archives
de la Haute-Garonne

INTRODUCTION

Les destinées de la Péninsule de 711 à 1031

Chacun de nous se souvient comment, en 711, Tarik ibn Ziyad et son armée arabo-berbère, venus de Ceuta, entamèrent la conquête de la péninsule ibérique à la faveur des dissensions intestines de la monarchie wisigothique. Chacun de nous connaît le promontoire rocheux près duquel aborda le conquérant et qui porte son nom: « Djebel Tarik » devenu « Gibraltar ». Oui nous savons de quelle manière l'Espagne devint une avancée du monde musulman dans l'Occident chrétien médiéval.

L'élan de la conquête Sans attendre d'avoir anéanti les derniers ilots de résistance, les conquérants franchissent les Pyrénées, envahissant la Septimanie (Roussillon et Languedoc méditerranéen) qui constitue en quelque sorte le prolongement du royaume wisigothique. Narbonne succombe en 719, mais Toulouse résiste victorieusement en 721. Nouvelle expédition en 725. Cette fois, Carcassonne et Nîmes sont prises, toute la région fait sa soumission, tandis que les envahisseurs s'engouffrent dans la vallée du Rhône qu'ils remontent jusqu'à pénétrer en Bourgogne. Plus tard, en 734, le wali de Narbonne occupe quelques places fortes du couloir rhodanien: Arles, Saint-Rémy et Avignon.

L'élan des conquérants est d'autant plus vif que ceux-ci mettent en oeuvre une stratégie éprouvée. Vient d'abord le raid de reconnaissance ou « *algara* » destiné à terrifier l'adversaire et à frapper les imaginations : tout est licite depuis la ruine des villes jusqu'au massacre du bétail et aux abattis d'arbres. C'est ensuite le raid de conquête visant à l'écrasement de l'adversaire : il se traduit par une charge au galop furieux suivie d'une retraite feinte et d'un brusque demi-tour, déconcertant et désorganisant le camp opposé. L'armée musulmane est donc loin d'agir à la légère. Elle a un plan bien établi observant les pays convoités, jugeant si leur conquête vaut la peine, prenant alors les mesures nécessaires pour réussir.

Contre une telle menace, les Francs réagissent avec la ferme intention de reprendre l'initiative: Charles Martel brise l'ardeur des cavaliers du Prophète aux environs de Poitiers en octobre 732, mais ne peut récupérer Avignon qu'au printemps de 737; Pépin le Bref est plus heureux, recouvrant Maguelone, Agde et Béziers avant de faire son entrée à Narbonne en 752, à Nîmes et à Uzès en 754. Les Francs redeviennent ainsi maîtres de toute la Septimanie qui prend alors le nom de Gothie.

Les conquérants s'installent Chassés de la Gaule, les forces musulmanes se maintiennent dans la péninsule ibérique, où elles consolident leurs positions. Elles ont conquis le territoire pour le compte de l'Islam. Elles ne sont pas là pour opérer des conversions. L'expansion est avant tout territoriale et politique. Les infidèles, vaincus, sont soumis à une contribution forcée : « *Faites leur la guerre jusqu'à ce qu'ils se soumettent et qu'ils paient tribut* » proclame la *Sourate V*. C'est donc aux conquis de faire la démarche pour se convertir, afin de pouvoir participer à la gloire des musulmans et d'appartenir enfin à une société privilégiée et triomphante.

Chez les vainqueurs, l'accord est pourtant loin de régner. De farouches antagonismes opposent les Arabes et les Berbères et les Arabes entre eux. Les contingents arabes (20.000 hommes ?) proviennent de deux groupes de tribus, Quaysites du nord et Yéménites du sud, les premiers refusant l'assimilation des convertis que les seconds considèrent comme membres à part entière de la communauté musulmane. De plus, l'implantation arabe s'est faite par contingents, chacun d'eux ayant occupé un district bien précis : les Syriens autour de Séville et d'Elvira, ancêtre de Grenade; les Jordaniens près de Malaga ; les Egyptiens aux environs de Murcie et de Beja... Cette répartition engendrera très vite particularismes et troubles.

Plus nombreux, les Berbères (200.000 hommes ?) sont moins bien servis, les Arabes les considérant comme des troupes auxiliaires. Ils sont donc relégués à la périphérie ou dans les zones montagneuses de la Péninsule : région de Merida, en Extremadure ; serrania de Ronda et sierras de Malaga, en Andalousie ; sierra de Guadarrama, à l'horizon de Ségovie. Prônant l'égalité de tous les croyants devant Allah, les Berbères n'hésitent pas à se soulever contre les « Orientaux » (739). Battus par des renforts venus de Syrie (741), ils n'en continuent pas moins à entretenir une dangereuse agitation. En tout cas, la victoire des Syriens renforce l'élément oriental, notamment dans les plaines du sud qui sont ainsi soumises à une profonde arabisation. Il ne faut pas sous-estimer l'importance de ce succès qui permettra bientôt à un survivant de la famille omayyade de prendre le pouvoir et de rompre avec le khalifat de Bagdad peu après l'avènement de la dynastie abbasside.

Le régime omayyade Née des antagonismes sur la manière de régir la communauté musulmane après la mort du Prophète, l'instauration du régime omayyade consacre la victoire de la riche famille des Banu Umayya à laquelle appartenait le khalife Othmân, gendre de Mahomet. Le fondateur de la dynastie était le gouverneur de Syrie Muâwya qui, proclamé khalife en 660, avait fait de Damas sa capitale. Mais, en moins d'un siècle, l'Empire arabo-syrien s'effondra, désintégré par sa trop grande extension territoriale en Orient et en Occident, affaibli par l'hostilité à son système de gouvernement proche de celui de Byzance, et surtout miné par le renforcement des oppositions religieuses. Une forte réaction, rassemblant les Perses convertis et les Chiites fidèles à la famille du khalife Ali, l'un des premiers convertis du Prophète, allait ébranler le pouvoir du dernier omayyade, mais ce succès fut habilement exploité par les descendants d'Al-Abbas, oncle de Mahomet. Ces derniers se débarrassèrent des Omayyades en les faisant assassiner à Damas (750) : seul, échappa au massacre Abd Al-Rhamân, petit fils du khalife Marwân II (mort en 685). Une nouvelle dynastie prit alors son essor : les Abbassides, qui ne tardèrent pas à s'établir à Bagdad fondée sur les bords du Tigre en 762.

L'histoire des Omayyades ne s'achève pas là... Le rescapé, Abd Al-Rahmân, arrive dans la péninsule ibérique dans le courant de 755 puis, avec l'appui des contingents syriens, s'empare du pouvoir en 756, se proclamant émir, tout en reconnaissant l'autorité religieuse du khalife abbasside. Centré sur Cordoue, le nouvel Etat réussit à survivre malgré l'opposition des Yéménites et des Berbères. Connaissant des fortunes diverses, il affirme son indépendance en 929, lorsqu' Abd Al-Rahmân III reprend le titre de khalife que ses ancêtres avaient porté en Orient. L'apogée est atteinte sous le règne d'Al-Hakam II (961-976) suivi de la dictature du chambellan Muhammad ibn Abi Amir « Al-Mansur », qui ajoute le Maroc à la zone d'influence des Omayyades et mène contre les chrétiens plus de cinquante campagnes victorieuses. Puis viennent les heures sombres:

l'incapacité des fils d'Al-Mansur provoque des troubles générateurs d'anarchie et de violences. En 1031, le dernier khalife omayyade est déposé, le khalifat aboli et démembré en une vingtaine de « *taïfas* ».

Al Andalus Ainsi s'achèvent les trois premiers siècles d'*Al-Andalus*, dénomination donnée par les auteurs arabes au territoire occupé par les musulmans dans la péninsule ibérique. Ce nom n'a qu'accidentellement un contenu territorial, l'espace ayant varié avec l'étendue de la domination de l'Islam. Un pays dont la frontière est toujours en mouvement, tel est *Al-Andalus* dont l'histoire a commencé en 711 par le débarquement des troupes arabes et berbères venues du Maghreb. Quant aux habitants, dits « *andalusi* », ils ont le sentiment de former une communauté particulière au sein du monde musulman, vantant les mérites de leur pays dont la forte personnalité éclate aux yeux de tous. Ce particularisme est fondé sur la conscience de bénéficier d'un niveau culturel élevé et sur un profond attachement au pays.

Rien n'exprime mieux cette volonté d'autonomie que la capitale, Cordoue, pôle occidental de l'Islam, siège du Khalifat, centre économique, ville universitaire et métropole religieuse, occupant une terrasse pierreuse sur la rive droite du Guadalquivir. Faut-il tenir pour vrai le chiffre de 300.000 habitants avancé pour le X^e siècle ? Quoi qu'il en soit, l'ancienne cité romaine et gothe promue centre politique de la puissance omayyade offre le prodigieux spectacle de sa grande mosquée aux 21 portes et aux 850 colonnes de jaspe et de marbre, près de laquelle veille l'alcazar transformé en palais par des architectes venus de Bagdad et de Byzance. La beauté de ces monuments tient au développement intellectuel d'*Al-Andalus*. N'oublions pas que Cordoue est la patrie de Sénèque, d'Averroès et de Maimonides, maîtres respectivement de la pensée païenne, musulmane et juive. Le khalife lui-même entretient une bibliothèque de 600.000 volumes, berceau d'une académie réputée pour ses savants comptant parmi les plus grandes figures des sciences et de la philosophie de la Péninsule.

S'étendant en arrière des monuments, la ville comporte une vingtaine de quartiers distincts avec près de 300.000 immeubles, 490 mosquées, 300 bains, 4.300 marchés et 80.000 boutiques. Une population composite et bigarrée remplit les rues et les places. Arabes et Berbères sont les plus nombreux, constituant une part importante de l'aristocratie gouvernementale et des masses populaires. Les Africains constituent, eux aussi un groupe important. Parmi eux, figurent les Soudanais appartenant à la garde et à la domesticité du khalife. Et il ne faut pas oublier les femmes de race noire dont beaucoup sont domestiques ou concubines au service des classes aisées. Un apport sensible est fourni par les esclaves blancs originaires d'Europe, dont la situation varie suivant le lieu où ils sont employés : les esclaves du palais sont souvent intégrés au haut personnel dirigeant ; moins bien traités sont ceux travaillant dans les maisons privées et les échoppes des artisans. Parmi les minorités religieuses, il faut citer les juifs qui occupent deux quartiers particuliers de la ville : la culture hébraïque est assez vigoureuse, partageant avec l'arabe son origine sémitique. Enfin, les chrétiens arabisés dits « *mozarabes* » (*musta'rib*), possédant une double culture, constituent une élite dont le rôle est loin d'être négligeable.

Face à *Al-Andalus*, pays riche et développé, face à Cordoue, cette « porte d'or » par laquelle pénètrent en Occident la civilisation orientale et la pensée grecque, les Etats

chrétiens du nord de la Péninsule, tassés le long des Pyrénées, font piètre figure, apparaissant comme la survivance d'un autre âge.

Les Etats Chrétiens Bousculés par l'invasion musulmane, les chrétiens se sont réfugiés parmi les populations des monts asturiens et cantabriques, mais ils restent isolés et ne disposent que de moyens précaires et insuffisants pour mener à bien la lutte contre l'Islam. Peu à peu, toutefois, des communautés se forment et se rassemblent en de petites principautés. La première étincelle jaillit des **Asturies**, vers 717, lorsqu'un roi de légende, Pelayo, en impose aux guerriers musulmans près de la grotte de Covadonga. Un jeune Etat prend vie dans le courant du VIII^e siècle, développant son emprise territoriale jusqu'à la cordillère Cantabrique, au sud, et jusqu'aux affluents du haut Ebre, à l'est. La marche en avant se poursuit au IX^e siècle : la ligne du Duero/Douro est atteinte et bordée d'une suite de forteresses : Burgos (884), Porto (886), Zamora (893), Simancas (899) et Toro (900).

Accru du **León** conquis en 856, le royaume asturien finit par s'étendre sur tout le tiers nord-ouest de la Péninsule, prenant pour capitale León plus centrale qu'Oviedo délaissée. La lutte contre les musulmans se poursuit avec des fortunes diverses : victoires de San Esteban de Gormaz (917) et de Simancas (939), mais défaite de Valdejunquera (920) et destruction de Burgos (934). Malgré le prestige de son souverain, le royaume leonés-asturien n'arrive pas à franchir la ligne du Duero bloquée par les armées du khalife de Cordoue.

L'avance chrétienne fait surgir une terre nouvelle : la **Castille**, qui s'appuie sur toute une série de forteresses (*Castillos*) dominant le cours de l'Ebre. D'abord simple comté du royaume de Leon-Asturies, cette « marche-frontière » prend ses distances avec le pouvoir central, conquérant son indépendance dans le dernier tiers du X^e siècle, au temps de Garci Fernandez (970-995). Mais elle se heurte aux ambitions du roi de Pampelune, Sancho III « el Mayor », qui finit par la confier à l'un de ses fils, Fernando, promu roi en 1035. Sous ce prince, la Castille s'agrandira du León, occupant ainsi toutes les terres entre le Duero/Douro et le golfe de Biscaye.

Voisin de la Castille, le **royaume de Pampelune**, fondé au IX^e siècle, développe une politique hégémonique qui se traduit, au début du siècle suivant, par l'acquisition de la haute vallée de l'Ebre, de la Rioja supérieure et du comté d'Aragon. Un nouvel essor est pris sous le règne de Sancho III « el Mayor » (1004-1035), qui renforce ses frontières avec l'Islam, pacifiant le comté de Sobrarbe avant d'annexer celui de Ribagorza (1017-1018). Sancho, nous l'avons vu, s'intéresse de près aux affaires de Castille, profitant de l'occasion pour annexer les provinces vasconganes (Guipuzcoa et Alava). Nous pouvons dire que ce roi apparaît comme le plus puissant des princes chrétiens, menant une vraie politique pyrénéenne qui lui fait rechercher la bonne entente avec la famille ducale de Gascogne et avec le comte de Barcelone.

A l'Est, les comtés de l'ex-Marche d'Espagne continuent en principe d'évoluer dans la mouvance des rois de France. Parmi les comtes, les plus entreprenants sont ceux de **Barcelone** issus de Sunifred qui avec Guifred le Poilu (870-897), contrôlent Urgell, la Cerdagne, le Conflent, Gérone et Vich-Ausona. Guifred et ses deux successeurs immédiats restaurent les cadres administratifs, judiciaires, militaires et ecclésiastiques de leurs possessions qu'ils revitalisent par une politique délibérée de peuplement. Vis-à-vis

d'*Al-Andalus*, le comte Borell (948-992) pratique une politique de bon voisinage rendue nécessaire par la faiblesse des derniers rois de souche carolingienne. « Al-Mansur » met fin à cette politique de rapprochement, s'emparant de Barcelone qu'il détruit (juin-juillet 985), sans la moindre réaction du roi de France.

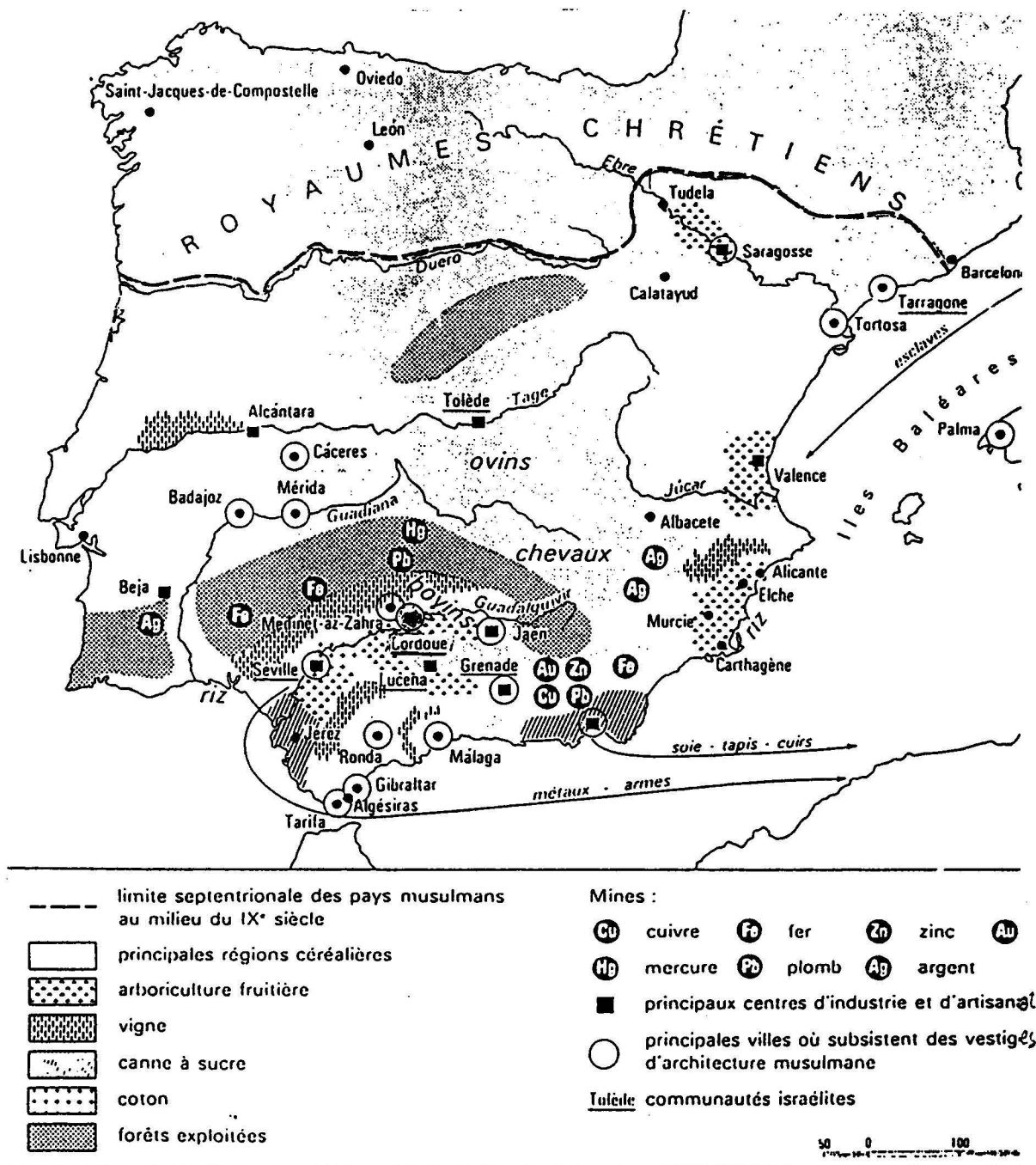
L'inaction royale provoque la rupture avec le royaume franc. Celle-ci devient effective en 987, lorsque Borell refuse de reconnaître Hugue Capet. A partir de ce moment, le comte de Barcelone et ses sujets prennent conscience de leur destinée commune. Ce sentiment d'identité collective se traduit en 1010 par l'expédition vengeresse menant le comte Raimon Borell à Cordoue, où il installe un prétendant au khalifat : l'opération, coûteuse en vies humaines, est néanmoins fructueuse grâce à l'énorme butin rapporté d'*Al-Andalus*. L'or musulman va malgré lui contribuer au grand essor économique et culturel que connaissent les comtés catalans à la charnière des premier et second millénaires.

La Reconquista Telle que nous venons de la parcourir, la carte politique de l'Espagne chrétienne nous montre que, dans le premier tiers du XI^e siècle, le rôle principal est tenu par le **royaume de Pampelune** grossi de la **Castille et de l'Aragon**, encadré à l'ouest par le **royaume de León-Asturies** en perte de vitesse et à l'est par les comtés pyrénéens autonomes groupés autour de celui de **Barcelone**. Malgré de notables succès, ces états se tiennent sur la défensive face à *Al-Andalus* qui s'étend sur plus des deux tiers de la Péninsule. Mais ils connaissent pour certains d'entre eux un remarquable essor. Ils ont maintenant les moyens de réagir. L'instant leur est d'autant plus favorable que le khalifat de Cordoue s'effondre, laissant la place aux *taïfas* incapables de leur opposer un front commun. L'esprit de la « *Reconquista* » fera le reste.

« *Reconquista* »... le mot est lâché ! Ce terme traduit bien la volonté opiniâtre des chrétiens de reprendre aux musulmans la moindre parcelle de la terre espagnole. Il puise sa force dans la foi religieuse et dans le sentiment d'une continuité depuis l'Espagne romaine et wisigothique jusqu'aux royaumes adossés aux Pyrénées. Il faut assurer le salut de « *notre mère Espagne... HISPANIA !* » et restaurer « *l'antique gloire des Goths* ». Telle est la mission que s'imposent les chrétiens du nord de la Péninsule.

Mais la « *Reconquista* » n'est pas seulement la reconquête du territoire hispanique. Elle est aussi un mouvement économique, social et politique. Transcendant les particularismes locaux dans un pays marqué par un grand individualisme, volontiers anarchique, cette action collective vise à élargir la domination territoriale des Etats chrétiens au détriment des conquérants. Loin de se réduire au seul repeuplement, elle se traduit par la volonté d'organiser les zones nouvellement conquises, de coordonner et d'encadrer la production, d'affirmer une présence politique. Telle est la « *Repoblacion* » qui avance au rythme de la « *Reconquista* », tantôt modeste, tantôt héroïque.

Parler de la « *Reconquista* », c'est donc parler d'espaces à mettre en valeur, de villes et de villages à coloniser, de routes et de ponts à construire, de châteaux et d'églises à édifier. Mais ce n'est pas tout. La « *Reconquista* » exige de grandes qualités pour régner, gouverner, faire cohabiter l'église, la mosquée et la synagogue. L'Espagne chrétienne dispose heureusement de souverains remarquables qui sauront surmonter leurs divisions pour réaliser des unions, même passagères, et faire reculer les occupants du sol hispanique.



L'Espagne musulmane : **AL-ANDALUS**

CHAPITRE I

La dislocation du khalifat de Cordoue et la première offensive chrétienne (1031-1085)

La « *Reconquista* » prend toute sa vigueur à la faveur de la dislocation du khalifat de Cordoue. La disparition d'« Al-Mansur » a modifié l'équilibre des forces en présence : les chrétiens se montrent de plus en plus agressifs, n'hésitant pas à se lancer dans des opérations offensives.

Les « taïfas » La nullité des derniers khalifes a eu raison de l'unité d'*Al-Andalus*. Sur les ruines de la dynastie omayyade ont surgi les « rois de *taïfas* », ces rois qui doivent leur pouvoir à des bandes de partisans (*tawaif*). Bientôt, les principautés pullulent, certaines d'entre elles disparaissant ou se reformant au gré des guerres et des révoltes. Il est néanmoins possible d'y distinguer trois groupes ethniques et géographiques à la fois.

Les **Berbères** maghrebins contrôlent le Sud extrême, face à la côte africaine : leurs points d'appui ont pour noms Malaga, Grenade, Carmona, Arcos, Ronda, Algesiras et Moron. De leur côté, les **Esclavons** (esclaves ou mercenaires européens ayant été au service du khalife) se sont installés aux Baléares et dans le Levant, à Tortosa, Valence, Denia et Almeria. Quant aux **Arabes**, dont les chefs appartiennent à la vieille aristocratie d'*Al-Andalus*, ils dominent le long de la « frontière supérieure » dans le royaume de Saragosse, et le long de la « frontière inférieure » dans les royaumes de Tolède (Nouvelle Castille) et de Badajoz (Extremadure et Algarve septentrional). Sur la côte méditerranéenne, ils détiennent l'éphémère royaume de Murcie. Mais ils ont plus de chance avec le royaume de Séville dont la puissance finira par subjuguier la république de Cordoue, ainsi que les roitelets de l'ouest (Huelva, Niebla, Silves et Algarve méridional) et du sud (Carmona, Moron et Ronda).

Bénéficiant d'une culture brillante et d'une économie prospère, les « *taïfas* » n'en sont pas moins victimes d'une décadence politique et religieuse. Comment pourrait-il en être autrement quand nous les voyons se faire la guerre et la faire plus rarement aux chrétiens du Nord. Plutôt que de se battre avec les « infidèles », ils préfèrent acheter la paix en versant des tributs (*parias*) aux monarques espagnols qui font ainsi bénéficier leurs principautés des avantages de l'or musulman. Et puis, l'instabilité du pouvoir, les émeutes et les conspirations, le poids croissant des impôts, les progrès de l'indifférence religieuse, tout cela entame les forces morales des « *taïfas* ». Bien plus, les rapports directs avec l'Orient se faisant plus rares, *Al-Andalus* a tendance à se replier sur lui-même, alors que les relations, voire les compromissions avec les chrétiens se font plus fréquentes. Arrive l'instant où l'équilibre est rompu : les Etats chrétiens ont maintenant les moyens de conquérir les royaumes musulmans.

Dans le camp chrétien, on se prépare. La mort du roi de Pampelune en 1035 modifie la carte politique : le testament de Sancho III « el Mayor », partageant ses Etats entre ses quatre fils, donne naissance à deux nouveaux protagonistes - Castille et Aragon - dont l'intervention sera prépondérante dans la « *Reconquista* ».

Les grandes manœuvres du camp chrétien Tandis que le roi de Pampelune donne la parole à la diplomatie plutôt qu'aux armes, Fernando I^{er} de Castille (1035-1065) met à profit l'anarchie musulmane pour mener des opérations ponctuelles contre les « *taïfas* » de Tolède, Séville et Valence, récupérant Coimbra (1064), puis la zone entre Douro et Mondego (1065). Ce ne sont là que des escarmouches. Les actions décisives sont pour plus tard. En attendant, les princes chrétiens resserrent leurs liens avec les familles seigneuriales du nord des Pyrénées, notamment avec les comtes de Foix et de Carcassonne.

Les grandes manœuvres ne sont pas que matrimoniales. Elles sont aussi religieuses. Dans ce domaine, le maître du jeu est Cluny. La réforme introduite dès 1025 dans le monastère aragonais de San Juan de la Pena, a fait tache d'huile. Depuis le milieu du XI^e siècle, le mouvement clunisien joue un grand rôle dans le renouveau religieux des Etats chrétiens. La règle de l'Ordre est adoptée par de nombreux monastères, parmi lesquels Leyre, Najera, Irache, Silos et Sahagun, pour ne citer que ceux-là. Et puis, des abbayes clunisiennes françaises font leur apparition au sud des Pyrénées où elles acquièrent des droits et des biens.

Le prestige de Cluny est encore accru par le pèlerinage de Compostelle dont l'Ordre assure la promotion, entretenant de ce fait une communauté de culture et d'idéal de part et d'autre de la chaîne pyrénéenne. Pour permettre la circulation des idées, les moines clunisiens occupent quelques positions stratégiques sur les routes menant en Espagne : Saint-Géraud d'Aurillac, Saint-Martial de Limoges, Saint-Sauveur de Figeac, Saint-Gilles, Notre-Dame la Daurade à Toulouse, Saint-Orens d'Auch... Bref, Cluny met en place un réseau qui, le moment venu, pourra jouer son rôle dans la lutte contre l'Islam. N'oublions pas la part prise par le monastère bourguignon dans le lancement de la croisade.

La première « croisade » Les hostilités reprennent à la faveur du jeu subtil d'Al-Muqtadir, roi de Saragosse (1046-1081), qui s'applique à semer la discorde entre les Etats chrétiens auxquels il paie tribut jusqu'au jour où, reprenant sa liberté, il provoque le massacre des « infidèles » de sa capitale. Ce retour en force de l'Islam cause une vive émotion dans la Chrétienté. Mesurant l'ampleur de la menace, le pape Alexandre II envisage une expédition militaire Outre-Pyrénées. Son appel est entendu de l'Italie à l'Aquitaine, en passant par la Champagne et la Normandie. Le chef suprême de cette « croisade » est Guilhem VI, duc d'Aquitaine et de Gascogne, assisté de Guillaume de Montreuil, porteur de la bannière pontificale.

L'action contre l'Islam est enfin engagée. Les « *Francos* » ainsi nomme-t-on les étrangers venus du Nord, progressent de façon spectaculaire dans la vallée de l'Ebre et s'emparent de Barbastro en juillet 1064. Le butin est énorme, mais nombre de combattants se livrent à des excès peu conformes aux préceptes du Christ. Aussi la ville retombe facilement aux mains des musulmans (1065). C'est l'échec.

L'heure d'Alfonso VI de Castille L'offensive chrétienne est arrêtée. Les souverains, déjà divisés par des questions d'intérêt, manquent d'effectifs capables d'occuper le terrain conquis. Pour pallier cette pénurie, ils généralisent la politique des tributs qui a l'avantage d'affaiblir les « *taïfas* » en pompant leurs richesses faute de pouvoir les coloniser. En même temps, ils caressent l'idée de reprendre la lutte avec l'aide des

« *Francos* ». Mais, pour que la « *Reconquista* » puisse prendre un nouvel élan, il faut trouver un chef déterminé et ambitieux, capable de s'imposer à ses rivaux. Ce rôle est dévolu au second fils de Fernando Ier de Castille : Alfonso VI.

Roi de León-Asturies depuis 1065, Alfonso a étendu son pouvoir sur le royaume de Castille en recueillant l'héritage de son frère Garcia mort assassiné en 1072. Ne s'arrêtant pas en si bon chemin, il s'est ensuite attaqué au royaume de Pampelune auquel il a enlevé la Rioja, les terres vascongades (Biscaye, Alava, Guipuzcoa occidentale) et la zone comprise entre l'Ebre et le bas Ega (1076). Avec lui, l'Espagne tient son héros. Le souverain castillan étale sa puissance. A ses côtés se tiennent ses gendres : Raimond de Bourgogne, époux d'Urraca, et Henri de Chalon, époux de Teresa. Il n'a plus qu'à commander : la « *Reconquista* » va faire un pas de géant.

Voici que Tolède se soulève contre Al-Gadir, vassal de la Castille, son obligé, et ose se donner au roi de Badajoz. Le « *casus belli* » est trouvé ! Alfonso VI se met en campagne dès 1079, dévastant les vallées du Tage et du Guadiana, préparant méthodiquement l'investissement de l'ancienne capitale des rois wisigoths. Finalement, le 6 mai 1085, c'est l'entrée triomphale du vainqueur. Mais Alfonso prend soin de maintenir la cohabitation des musulmans, des juifs et des mozarabes auxquels il laisse leurs mosquées, leurs synagogues, leurs églises et leurs magistrats. Sur le plan militaire et politique, le succès est complet : le Castillan s'est rendu maître de tout le bassin moyen du Tage avec Guadalajara, Madrid et Talavera ; il va pouvoir repeupler les vieilles terres chrétiennes autour des cités forteresses de Salamanque, Valladolid, Avila et Ségovie fondées par Raimond de Bourgogne ; il fait enfin de Tolède sa capitale et sa métropole religieuse dont le premier titulaire est l'occitan Bernart de Sédirac.

Le prestige d'Alfonso VI est alors à son apogée. Le maître de la Castille s'intitule fièrement : « *roi de l'Empire de Tolède, triomphateur magnifique* », faisant reconnaître sa suprématie par les autres princes chrétiens. Il n'hésite pas à se proclamer « *Empereur des deux religions* », voulant ainsi donner une réalité au mythe de l'Espagne unifiée sous son autorité morale. Entraîné par sa passion, il se fait le champion du nationalisme espagnol face au pape Grégoire VII qui prétend incorporer au patrimoine de Saint-Pierre les terres reprises aux musulmans.

Sancho Ramirez d'Aragon et la seconde « croisade » Tout différent est Sancho Ramirez, roi d'Aragon depuis 1063, qui acquiert en 1076 l'essentiel du royaume de Pampelune (devenu « Navarre ») après l'assassinat de son cousin Sancho Garcés IV. Désireux de rompre l'isolement de son double royaume, il manifeste sa volonté de l'ouvrir sur l'Europe. Dès 1068, il entreprend une démarche à Rome, où il accepte de faire de l'Aragon une terre vassale de Saint-Pierre. Il franchit un pas de plus sous le pontificat de Grégoire VII (1073-1085). Le pape lui fait épouser Félicie de Roucy dont la famille est apparentée aux comtes du Perche et surtout aux comtes normands de Sicile si utiles dans la lutte contre l'Islam. Flatté, le roi d'Aragon cherche à être agréable au souverain pontife. Il favorise la politique de réforme voulue par la papauté, n'hésitant pas à introduire dans ses Etats la liturgie romaine à la place de la liturgie tolédane dite « mozarabe ». Il s'appuie sur le mouvement clunisien qui encourage le pèlerinage à Compostelle par la construction d'hôpitaux fondés aux principales étapes, et qui se fait ainsi l'ardent propagandiste de la croisade contre les « infidèles ».

Même si l'expédition de 1080 voulue par le pape n'obtient pas les résultats escomptés, Sancho Ramirez réussit à entretenir un véritable esprit de croisade dans ses Etats. Renforcé par la noblesse pamplonaise et les contingents de chevaliers « européens » (béarnais, bigourdans, poitevins, champenois), il mène une guerre d'usure contre la « *taïfa* » de Saragosse défendue par une ligne fortifiée s'articulant autour de cités-forteresses depuis Lérida, sur la Sègre, jusqu'à Tudela, sur la rive droite de l'Ebre. Son attaque se développe aux deux extrémités du front, submergeant Graus dans la Ribagorza (1083) et Arguedas dans la Ribera tudélane (1084), mais échouant devant Tudela (1087). Bref, une campagne positive dans la mesure où elle a ébranlé une frontière demeurée immuable durant de longues années.

CHAPITRE II

L'Empire almoravide et la nouvelle désagrégation d'*Al-Andalus* (1086-1146)

La prise de Tolède par Alfonso VI de Castille a un grand retentissement. Devant la gravité de la menace chrétienne, les musulmans d'*Al-Andalus*, en premier lieu les rois de Séville et de Badajoz, font appel à leurs coreligionnaires d'Afrique. A ce moment, le Maghreb occidental est dominé par les Berbères almoravides : un Etat puissant s'est constitué avec Marrakech comme capitale et ne demande qu'à reprendre le *Djihad*.

Les Almoravides Sortis du Sud marocain, les Almoravides sont les adeptes d'une réforme islamique élaborée dans un couvent-forteresse ou *ribât* du Sahara occidental. Comme leur nom l'indique, ce sont des marabouts (*al-Morabithoun*), des mystiques et des ascètes voulant conduire les hommes dans le droit chemin de Dieu . C'est dans le désert que se forment ces combattants intransigeants de la foi. Au nom de leur idéal musulman, ils entreprennent des expéditions de guerre sainte, d'abord contre les Noirs, puis contre d'autres tribus berbères, étendant progressivement leur domination sur le Maroc et l'Algérie occidentale. A l'émir Abu Bakr succède son cousin Yusuf ibn Tashfin (1062-1106), fondateur de Marrakech et conquérant de Fès, qui s'avance vers l'est jusqu'à Bougie (1082). Yusuf s'intitule « *commandeur des musulmans (amin al-muminim)* » et non « *commandeur des croyants* » titre réservé au khalife abbasside de Bagdad dont il reconnaît l'autorité.

La contre-offensive almoravide Fort de ses succès au Maghreb, l'émir débarque avec son armée dans la péninsule ibérique, à Algésiras, et se porte sans tarder à la rencontre des chrétiens. Le choc avec les Castillans se produit le 23 octobre 1086 à Sagradas (Zallaca pour les chroniqueurs arabes), au nord de Badajoz. Les Almoravides utilisent une « arme nouvelle » : des *mehara*, dromadaires coursiers dressés pour le combat, qui affolent les chevaux des chrétiens déjà énervés par le rythme assourdissant des tambours de guerre. C'est la débandade dans le camp d'Alfonso VI enlevé par la garde noire de Yusuf : le roi se voit contraint d'abandonner ses conquêtes au sud du Tage.

La défaite de Sagradas a pour effet de stimuler les Etats chrétiens qui décident de tenir tête aux envahisseurs avec l'aide des chevaliers français venus d'Outre-Pyrénées. Le roi d'Aragon Sancho Ramirez, à l'œuvre depuis quelques années, profite des ennuis de son voisin castillan pour reprendre ses attaques contre les musulmans. Avec le secours d'une troisième « croisade », il poursuit l'investissement méthodique de Saragosse, édifiant la forteresse de Montearagon aux portes de Huesca (1088), s'emparant de Monzón dans le haut Aragon (1089), faisant surgir El Castelar à vingt kilomètres du but convoité (1091). Du côté castillan, la réaction est marquée par les exploits d'un petit noble des environs de Burgos : Rodrigo Ruy Diaz de Vivar (mort en 1099), immortalisé par *El cantar del mio Cid* écrit quelques années après sa disparition. Tour à tour au service de la Castille, de l'émir de Saragosse (c'est là qu'il prend son surnom de « Cid », du mot arabe *sayyid*/seigneur) et du comte de Barcelone, il se dresse contre les Almoravides dont il bloque l'avance devant Valence, qu'il protège avant de s'en emparer lui-même en 1094.

C'en est trop pour Yusuf ibn Tashfin qui a commis l'imprudence de rentrer au Maroc sans avoir exploité sa victoire de Sagradas. Dès 1090, l'émir retrouve *Al-Andalus* pour y mettre de l'ordre en détrônant et même déportant les rois des *taïfas* du sud et de l'ouest jugés « impies » et incapables de s'opposer efficacement aux chrétiens. Puis il passe à l'offensive contre les Castellans, mettant en déroute Alfonso VI à Consuegra, au sud-ouest de Tolède (15 août 1097), et arrachant à la princesse Jimena (Chimène) toutes les conquêtes du Cid à Valence (1102). Son fils, Ali ibn Yusuf, lance une nouvelle attaque en 1108, écrasant l'armée castillane à Uclés, entre Tolède et Cuenca, où périt l'infant Sancho, fils unique d'Alfonso VI. Plus rien n'arrête les Almoravides qui se jettent sur la Catalogne et menacent Barcelone, semant la ruine sur leur passage. Qui plus est, ils établissent leur souveraineté sur la *taïfa* de Saragosse (1110-1111). Toutes les conquêtes chrétiennes sont reprises, à l'exception de Tolède. *Al-Andalus* est de nouveau unifié, constituant une province de l'Empire marocain.

Le règne d'Ali ibn Yusuf (1106-1142) est ainsi marqué par un renforcement des liens entre *Al-Andalus* et le Maghreb. Cela est sensible dans la civilisation andalouse, qui subit l'influence des villes d'Afrique du Nord. En sens inverse, l'art et l'organisation administrative de l'Empire almoravide sont marqués par des emprunts à *Al-Andalus*. Mais les Almoravides ont contre eux le fait d'être un clan berbère assez fruste, rigoriste et intolérant., face aux habitants d'*Al-Andalus* arabisés, fins et raffinés. Même s'ils ont une certaine influence dans les domaines de la pensée et de l'art, leur attachement à un Islam pur et dur finira par leur aliéner beaucoup d'esprits.

Le retour en force des chrétiens Le sursaut religieux et militaire engendré par le Maghreb a rendu vaine la politique d'alliance et d'exploitation économique développée depuis près d'un siècle par les monarques chrétiens envers les *taïfas*. Le conflit se radicalise : au Djihad répond la Croisade. L'affrontement entre chrétiens et musulmans se transforme en guerre religieuse entre la Chrétienté et l'Islam.

C'est au pape Urbain II que revient l'initiative de l'appel à la croisade (1089). Le souverain pontife est entendu par les chevaliers du Midi de la France dont les contingents vont renforcer ceux de Sancho Ramirez, roi d'Aragon et de Navarre, en lutte depuis plusieurs années contre la *taïfa* de Saragosse. L'objectif à atteindre est Huesca, place forte musulmane contrôlant les défilés débouchant dans la vallée de l'Ebre. Sancho Ramirez est malheureusement tué au cours du siège (1094). La forteresse n'est prise qu'en 1096 par son fils Pedro Ier qui voit alors s'ouvrir devant lui la route de Barbastro. Quatre années sont encore nécessaires pour obtenir la capitulation de cette place, où sera bientôt transféré le siège épiscopal de Roda.

Reste à conquérir la vallée de l'Ebre. Pour y parvenir, il faut des troupes nombreuses et un matériel important. La croisade y pourvoira. L'invasion de la Catalogne par les troupes d'ibn Yusuf incite le comte de Barcelone, Ramon Berenguer III (1093-1131), à chercher des secours Outre-Pyrénées : face à la défaillance des rois de France et d'Angleterre, l'appui des seigneurs méridionaux est le bienvenu. Le résultat est que des contingents provençaux et languedociens arrivent juste à temps pour arrêter les musulmans qui ont une fois de plus envahi la Catalogne en 1114 : la prise de Martorell oblige l'émir Ali à se replier. Mais Barcelone subit un nouvel assaut de la part des musulmans avant d'être définitivement sauvée en septembre 1114. Ramon Berenguer développe les avantages ainsi acquis en armant une flotte qui avec le concours des

Pisans, s'empare d'Ibiza et occupe temporairement Majorque (1115-1116). Enfin, c'est la marche sur l'Ebre conclue par la prise de Tortosa réalisée avec l'appui d'une flotte génoise (1118).

Sur le front aragonais, le héros s'appelle Alfonso Ier « el Batallador » qui, par son mariage avec la princesse Urraca (1109), gouverne aussi la Castille. L'objectif est Saragosse qui vient de passer aux mains d'un clan favorable aux Almoravides. Disposant d'un réseau d'alliances où Gaston IV de Béarn joue le rôle principal, Alfonso fait preuve d'une résolution inébranlable pour atteindre le but qu'il s'est fixé: prendre la grande cité des Banù Hùd qui a osé ouvrir ses portes aux Almoravides. Une première campagne, menée au cours de l'été 1117, lui permet d'évaluer l'importance des effectifs dont il doit disposer pour l'emporter. L'appui de la papauté lui permet d'obtenir les renforts souhaités: un concile réuni à Toulouse par le pape Gélase II au début de 1118 donne valeur de « croisade » à l'expédition projetée contre Saragosse.

Renforcées par les contingents venus du nord des Pyrénées, les forces navarro-aragonaises sont maintenant opérationnelles. Alfonso lance sa grande offensive en mai 1118. Son allié Gaston de Béarn organise le siège de la « ville blanche » défendue par une garnison musulmane acharnée au combat. L'armée de secours envoyée par Ali ibn Yusuf, sur laquelle comptent les assiégés, est mise en déroute le 6 décembre sur les bords de l'Huerva, à dix-huit kilomètres du but. La résistance cesse. Finalement, le 19 décembre, « el Batallador » fait son entrée à Saragosse en compagnie de son fidèle Gaston de Béarn, de Centulle II de Bigorre et d'autres seigneurs méridionaux. Il s'agit de la plus grande victoire chrétienne depuis la prise de Tolède en 1085.

La chute de Saragosse permet de dégager la vallée de l'Ebre et celles de ses affluents. Tudèle, Borja, Tarazona et Soria tombent en 1119. Calatayud et Daroca succombent à leur tour l'année suivante. Malgré la mobilisation de toutes leurs forces venues du Maroc et d'*Al-Andalus*, les Almoravides restent impuissants: leur armée subit un énorme désastre le 18 juin 1120 à Cutanda, dans la vallée du Jiloca, à seize kilomètres de Daroca. Alfonso « el Batallador » entend bien poursuivre son avantage en direction de la Méditerranée. Mais il ne peut s'emparer de Lerida (1122) ni même de Fraga où, le 17 juillet 1134, il reçoit la blessure dont il mourra le 7 septembre suivant. Entretemps, quinze mois durant (septembre 1125-décembre 1126), il s'est lancé en compagnie de Gaston de Béarn dans une expédition audacieuse en Andalousie pour en ramener des mozarabes destinés à repeupler le bassin de l'Ebre. Rien ne souligne mieux la hardiesse du souverain aragonais soucieux de témoigner aux yeux des musulmans que les chrétiens sont aussi experts qu'eux en « algarades ».

Quant à la Castille, paralysée par la guerre civile jusqu'en 1126, elle ne recouvre vraiment son indépendance qu'après la mort d'« el Batallador ». Elle met à sa tête Alfonso VII (1126-1157), un roi vaillant qui ne lance pas moins de quarante-quatre expéditions au sud du Tage en l'espace de six ans (1133-1138) et qui va même jusqu'à occuper Cordoue en 1144. Mais les efforts du Castillan restent vains, sauf lorsqu'ils se conjuguent avec les succès d'Alfonso Henriques de Portugal.

Naissance du Portugal Lentement détaché du royaume castillan-léonais, le territoire d'entre Minho et Douro prend le nom de Portugal (issu de Porto, son chef-lieu) au moment où il est érigé en comté au profit d'Henri de Bourgogne, époux de Teresa, fille

naturelle du roi Alfonso VI. La mort de ce dernier en 1109 permet une émancipation progressive du nouveau fief L'indépendance est finalement acquise lorsqu' Alfonso Henriques remporte sur Alfonso VII la victoire de Sao Mamede, près de Guimaraes (1128).

Hardi, prudent, méthodique, Alfonso Henriques est un adversaire redoutable pour les musulmans qui lui donnent le surnom de « Terrible ». De sa capitale, qu'il transfère à Coïmbre, il élabore la campagne qui va lui permettre de reconquérir le bassin du Tage. Après une première victoire remportée en 1139 sur les bords du fleuve près de Lisbonne, il lance l'offensive définitive en 1147, s'emparant de la forteresse de Santarem (mars) et de la ville portuaire de Lisbonne (octobre) avec l'aide d'une flotte de croisés allemands, anglais et flamands. Le Tage passe ainsi sur toute sa longueur sous la domination chrétienne.

La désagrégation d 'Al-Andalus Au moment même où la pression des Etats chrétiens devient plus forte, la puissance almoravide s'effondre dans le territoire *d'Al-Andalus*. Mal accepté parce qu'il est étranger et qu'il prêche un Islam rigoriste et intolérant, le régime des Berbères venus d'Afrique est de plus en plus contesté. On lui reproche son « malikisme » (du nom de Mâlik ben Anas mort en 785) qui justifie, au nom de la morale et de l'ordre public, l'intervention de l'Etat dans la répression des hérésies et de toutes les déviations. La contestation s'exprime par les manifestations ascétiques et contemplatives du « soufisme » véhiculé par les ouvrages du grand théologien Muhammad Al-Ghazzali (1058-1111). Le « soufisme » se développe d'ailleurs dans les campagnes autour de trois foyers : Almeria, Séville et l'Algarve. Les Almoravides peuvent d'autant moins réagir qu'ils sont dangereusement menacés au Maghreb par de nouveaux rénovateurs de l'Islam : les Almohades.

Tandis que l'enseignement du *mahdi* (messie) Ibn Tumart fait tache d'huile de l'Atlas à la Méditerranée, *Al-Andalus* entre en effervescence. Les dynastes locaux relèvent la tête. Des soulèvements se produisent ici et là, faisant éclore entre 1144 et 1146 une nouvelle génération de rois de *taïfas*. Les gouverneurs almoravides, réduits à l'impuissance, cèdent la place aux rebelles qui prennent ainsi possession de Murcie, Malaga, Valence, Cordoue, Badajoz et Séville. Les nouveaux princes agissent dans la plus grande confusion, les uns versant des tributs aux rois chrétiens pour acheter leur protection, les autres faisant appel aux Almohades. C'est ce qui se passe au sud du Portugal où le prince de Mertola, dans la basse vallée du Guadiana, se rallie au « khalife » Abd el Mumin auprès duquel il se rend au Maroc. L'exemple est suivi par les princes de Badajoz, Evora et Niebla qui, eux aussi, vont faire allégeance au grand chef almohade.

CHAPITRE III

La vague almohade et le ressac chrétien (1146-1266)

Depuis 1122, dans les monts de l'Atlas, la prédication du *mahdi* Muhammad ibn Tûmart enflamme les montagnards berbères. Il s'agit de redonner à l'Islam sa pureté et sa vérité primitives et d'en faire le moteur d'un nouvel empire. Fondant son enseignement sur l'unicité d'Allah, dieu créateur et juge, tout puissant et sage, ibn Tûmart vise en fait à l'unité de la communauté musulmane autour d'un homme providentiel renouvelant le geste de Mahomet. Se considérant comme investi d'une mission quasi divine, il prêche la guerre sainte contre les Almoravides et contre les chrétiens. Une vague d'enthousiasme religieux déferle sur tout le Maghreb occidental: en moins de dix ans, de 1139 à 1147, les « Unitaires » (*al-muwahhidum*) ou Almohades s'emparent de tout le pays entre l'Atlas et la Méditerranée.

Sur leur lancée, les adeptes d'ibn Tûmart partent à la conquête d'*Al-Andalus* où ils débarquent dès 1146. S'ils trouvent des appuis dans le sud du Portugal, en Extremadure et dans une bonne partie de la Manche, ils se heurtent à la résistance de ceux qu'effraient leur Islam intransigeant. A Grenade, les Banu Ganiyya leur tiennent tête jusqu'en 1155, avant de se replier sur les Baléares où ils résisteront jusqu'en 1202, passant des traités avec Gênes et Pise, allant jusqu'à attaquer Bougie et Alger. Au Levant, Muhammad ibn Mardanish, petit fils de chrétiens renégats, brave les envahisseurs avec l'appui du roi de Castille, du comte de Barcelone et des Génois, réussissant à préserver son indépendance jusqu'à sa mort en 1172.

L'Etnpire almohade Ces résistances ne sont pas pour déplaire aux princes chrétiens qui en profitent pour développer leurs opérations de reconquête. Dans le secteur portugais, Alfonso Henriques portant le titre de « roi » depuis 1139 accroît son prestige par d'éclatants succès remportés dans l'Alentejo, au sud du Tage : prise d'Alcacer (1158), Beja (1162), Evora (1165). De son côté, Alfonso VII de Castille (1126-1157) mène d'heureuses opérations dans le Sud en jouant sur l'alliance des rois de *taïfas*. C'est ainsi qu'il enlève la place de Calatrava qui commande le passage du Guadiana sur la route de Tolède à Cordoue. Puis il pousse un raid audacieux au delà de la Sierra Morena, en direction d'Almeria dont il s'empare en 1147 avec le concours des Aragonais, des Pisans, des Génois et des contingents du prince musulman de Murcie. Sur le front oriental, le nouveau roi d'Aragon et de Catalogne, Ramon Berenguer IV (1137-1162), reprend les bouches de l'Ebre et Tortosa en 1148, avant de reconquérir l'arrière-pays avec Lérida et Fraga. Enfin, il récupère la sierra entre Tarragona et Tortosa, dernier îlot musulman en Catalogne. Grisés par leurs succès, les souverains chrétiens vont jusqu'à envisager le partage des dépouilles d'*Al-Andalus*: le traité de Tudejen, conclu en janvier 1151, prévoit la répartition entre l'Aragon qui se réserve le Levant et la Castille qui veut tout le reste.

Mais la fortune change de camp. Malgré les énormes difficultés qui les assaillent, les Almohades n'abandonnent pas la lutte. Au contraire, ils contraignent la Castille à évacuer ses conquêtes. Ils reprennent Almeria en 1159, interdisant aux chrétiens l'accès de l'Andalousie pour une cinquantaine d'années. En même temps, ils accentuent leur

pression sur la forteresse de Calatrava d'où se sauvent en hâte les Templiers qui la restituent au roi Sancho III (1157-1158). Ce dernier fait alors appel aux cisterciens navarraïes de Fitero qui constitueront le noyau d'un nouvel Ordre militaire fondé en 1188.

Les Almohades disposent d'une puissante armée dont le fer de lance est constitué par les contingents africains, surtout marocains. Aux offensives méthodiques ils préfèrent la guerre d'usure qui se poursuit sans trêve le long d'un front se développant entre le Tage et le Guadiana : aux *ribât* des guerriers du Djihad répondent les couvents-forteresses des Ordres militaires. L'affrontement prend de plus en plus le caractère d'une guerre sainte. C'en est fini de la courtoisie relative ayant régné un temps entre les deux camps.

Les Almohades maintiennent vivante l'idée du Djihad. Durant plusieurs décennies, ils mènent la vie dure aux chrétiens, employant contre eux la tactique des attaques brusques et rapides par de petits groupes de guerriers enthousiastes et bien armés. A la puissance et au mordant des musulmans les Etats du Nord opposent le rempart des forteresses et des villes-frontières, et surtout l'énergie et l'esprit d'abnégation des Ordres militaires étrangers (Hospitaliers et Templiers) et nationaux (Calatrava et Santiago). Bref, l'état de guerre est permanent. Le fait le plus saillant de cette époque héroïque est, en 1177, la prise de Cuenca par Alfonso VIII, au confluent du Jucar et du Huecar, à l'orée de la Serrania de Cuenca. Le souverain castillan agit d'ailleurs en parfait accord avec son homologue aragonais. Sur le terrain de la « *Reconquista* », les divergences s'atténuent, l'unité d'action est de mise. Le traité de Cazola (1179) sanctionne cette collaboration, assignant à l'Aragon le royaume de Valence jusqu'à l'est d'Alicante, et à la Castille le reste d'*Al-Andalus*.

Brusquement, le front s'embrase. Les Almohades reprennent Calatrava en 1180. De plus, en riposte à une provocation d'Alfonso VIII de Castille, qui n'a pas craint de s'avancer en direction d'Algésiras, le khalife Abu Yusuf Yaqub débarque en 1195 à la pointe de Tarifa, partie d'*Al-Andalus* faisant saillie dans le détroit de Gibraltar face à l'Afrique. Bousculés, les chrétiens subissent de cruelles défaites, notamment à Alarcos sur la rive gauche du Guadiana, près de Ciudad-Real, où Alfonso VIII est mis en déroute faute d'avoir été secouru à temps par le roi de León (16 juillet). La vallée du Guadiana est perdue. Cuenca et Tolède passent en première ligne. Que va-t-il advenir de la Nouvelle Castille ? Le désastre d'Alarcos, comparable à celui de Sagradas, sème la panique dans le camp chrétien d'autant plus qu'il s'ajoute à la reprise de Jérusalem par les musulmans en 1187. Pour éviter le pire, Alfonso VIII croit plus sage d'accepter la trêve que lui propose le nouveau khalife, Miramamolín al-Nasir, au début du XIII^e siècle.

Al-Andalus reste donc intégré à l'Empire almohade où il apparaît comme un prolongement du Maghreb, bénéficiant de l'apport de la civilisation arabo-islamique véhiculée par les Berbères. A côté de Marrakech, Séville fait figure de seconde capitale de l'Empire, choisie comme résidence par les khalifes Abu Yaqub Yusuf (1163-1184) et Abu Yusuf Yaqub (1184-1199). Malgré leur rigorisme en matière de religion, les souverains almohades n'en ont pas moins le goût des lettres et des sciences, entretenant une cour brillante, dotant Séville d'une enceinte, de quais et de mosquées dont le minaret de la Giralda, entrepris vers 1170, reste le témoin impérissable. L'austérité religieuse et militaire des Almohades se traduit dans l'art par la silhouette massive et imposante de leurs constructions qu'ils n'hésitent pourtant pas à égayer par l'élégant décor andalou des siècles précédents.

Malgré les manifestations d'intolérance marquant le renouveau de ferveur islamiste, la vie intellectuelle d'*Al-Andalus* reste brillante. C'est l'époque d'Ibn Ruschd « Averroès » de Cordoue (1126-1198), grand commentateur d'Aristote, protégé des khalifes dont il est le médecin, poursuivi quand même pour irrégion et mort en exil au Maroc. C'est aussi le temps d'Ibn al-Arabi de Murcie (1165-1210), dont l'œuvre témoigne des tendances mystiques et ascétiques du mouvement « soufi » andalou de la fin du XII^e siècle.

En dépit d'une vie culturelle très active et d'une économie florissante, le régime almohade ne tarde pas à décliner sous l'effet de plusieurs facteurs. Le pouvoir des khalifes est miné au Maghreb par les menées des Berbères mérinides qui cherchent à les supplanter. A cela s'ajoutent les luttes civiles provoquées par de graves crises de succession. Enfin, ces champions de l'Islam, si attentifs à défendre l'orthodoxie et la pureté des mœurs, se laissent gagner par le luxe et les plaisirs faciles, n'en restreignant pas moins la liberté religieuse accordée jusque là aux non-musulmans. Cette attitude leur vaut à la fois l'hostilité des *ulemas* melkites et le désir de revanche des chrétiens furieux de voir persécuter leurs frères mozarabes. L'esprit belliqueux gagne du terrain dans les deux camps. La voie est ouverte à la « guerre sainte ».

Le tournant du destin: Las Navas de Tolosa Le désastre d'Alarcos, que nous avons évoqué plus haut, a laissé des traces dans les esprits de la zone chrétienne. Aussi lorsqu'en 1211 expire la trêve conclue dix ans auparavant par Alfonso VIII de Castille, l'acuité du danger almohade impose le regroupement des forces armées. L'âme de l'union est un navarrais, Rodrigo Jimenez de Rada, archevêque de Tolède et primat d'Espagne. Ce grand prélat commence par concilier Castille, Aragon et Navarre (traités de 1206-1209), avant d'obtenir du pape Innocent III une déclaration de croisade: l'appel à la guerre sainte est lancé en Italie et dans le Midi français, tandis que les souverains de la Péninsule sont invités à se joindre à l'expédition. La croisade devient ainsi un ferment d'unité morale des chrétiens face à l'Islam, transcendant les particularismes.

Concentrées à Tolède, les forces chrétiennes se mettent en campagne en juin 1212. Après avoir remporté quelques succès, comme la reprise de Calatrava, les princes espagnols renvoient les contingents étrangers dont l'indiscipline et le comportement de soudards les inquiètent. Restés seuls, ils peuvent enfin remporter la victoire décisive de Las Navas de Tolosa, dans la Sierra Morena, sur la grande armée musulmane du khalife Miramamolín al-Nasir (16 juillet). Le héros du jour est le roi navarrais Sancho VII « el Fuerte », qui s'empare des chaînes entourant la tente khalifale et les fera mettre ensuite sur le blason de Navarre. Pour Alfonso VIII de Castille, cette victoire est une grande espérance d'avenir: la route de l'Andalousie lui est ouverte au moment même où se désagrége l'Empire almohade.

Une fois de plus, *Al-Andalus* se décompose. La faiblesse et la fragilité du fils et successeur d'al-Nasir favorise l'éclosion d'une nouvelle génération de *taïfas*: Valence, Murcie, Séville, Grenade mettent à leur tête des roitelets qui malgré leur vaillance, se révéleront incapables de s'opposer efficacement à la marche en avant des chrétiens.

La grande percée chrétienne Les royaumes du Nord, en pleine expansion économique et sociale, ont besoin de terres nouvelles. *Al-Andalus* s'offre à leur convoitise. Deux Etats

sont particulièrement puissants : l'Aragon et la Castille qui même s'ils agissent séparément, le font en parfait accord pour la plus grande gloire de Dieu. Le Portugal, lui aussi participe efficacement aux opérations qui suivent l'effondrement de la puissance almohade. Seule, la Navarre ne suit pas l'exemple de ses voisins : considérant comme une source d'appréciables revenus les terres restées musulmanes avec lesquelles elle n'a plus de frontières communes, elle affirme sa vocation d'Etat strictement pyrénéen, poste de garde contrôlant le passage entre la France et la Péninsule.

Le premier coup est frappé par l'Etat catalano-aragonais. La double monarchie est alors gouvernée par Jaime Ier (1213-1276), fils de Pedro II « el Católico », l'un des vainqueurs de Las Navas, tué en 1213 sur le champ de bataille de Muret pour avoir voulu soutenir les intérêts de son vassal toulousain assailli par Simon de Montfort et ses « croisés » venus du Nord. Plein d'ardeur, intrépide et courageux, Jaime s'attaque d'abord à l'archipel des Baléares qu'il conquiert entre 1229 et 1235 pour le plus grand profit du commerce de Barcelone. Sans tarder, il tourne ses forces contre le royaume de Valence dont il investit la capitale, contraignant son roi à capituler en septembre 1238. Devenu « el Conquistador », Jaime Ier accroît ainsi la richesse et le prestige de son royaume dont la façade maritime s'est considérablement développée.

De son côté, Fernando III, roi de Castille en 1217 et de León en 1230, consacre toute son énergie à la *Reconquista*. Reprenant l'offensive interrompue depuis le triomphe de Las Navas, il occupe l'Extremadure, vastes plateaux entre le Tage et la Sierra Morena, dont il se rend maître de 1227 à 1230. Puis il s'applique à réduire progressivement le territoire d'*Al-Andalus* : en 1233, il s'empare de Baeza et d'Ubeda, dans la haute vallée du Guadalquivir ; en 1236, il fait son entrée solennelle à Cordoue, l'ancienne cité khalifale déchue de sa primauté ; en 1246, il fait tomber l'important nœud routier de Jaen qui lui ouvre la route de l'Andalousie intérieure. Enfin, c'est le dernier acte : Séville se rend au terme d'une année de siège (1247-1248) ; sa chute entraîne celle de Cadix, de Jerez et de toutes les zones marécageuses du Bas-Guadalquivir. Heureux d'avoir reconquis le sol espagnol de l'Océan cantabre à l'Océan andalou, Fernando III achève son existence à Séville dont il a fait sa capitale : il meurt en 1252 dans l'Alcazar d'où il a chassé les souverains almohades. Son fils Alfonso X poursuit son œuvre, prenant le contrôle du delta du Guadalquivir et des bouches du Rio Tinto, s'emparant enfin de Cadix (1266).

La Castille marque d'autres points en direction de la Méditerranée. Elle pénètre dans le royaume de Murcie dès 1248, lorsque l'émir Ibn Hud se place sous son protectorat. Une révolte suscitée par les musulmans de Grenade permet à Jaime d'Aragon d'occuper la ville de Murcie (1266-1268), puis de la restituer à son gendre castillan Alfonso X. C'est ainsi qu'à Murcie, comme à Cordoue et à Séville, les communautés musulmanes deviennent sujettes du roi de Castille.

Sur le front portugais, la *Reconquista* prend un rythme accéléré à la faveur de l'effondrement almohade. Sancho II, conjuguant ses efforts à ceux du roi de León, s'avance au sud du Tage jusqu'à la basse vallée du Guadiana (1226). Puis il entreprend la conquête de l'Algarve que son successeur Afonso III achève en 1249. Dès ce moment, la configuration du Portugal se précise : longue bande étroite de sierras, de plateaux et de plaines regardant vers la mer océane qu'elle longe sur près de 800 kilomètres.

Ainsi de l'est à l'ouest, *Al-Andalus*, affaibli par les divisions qui ont suivi l'effondrement almohade, a-t-il dû s'incliner devant la puissance des souverains chrétiens. Face à ceux-ci les chefs des *taïfas* font pâle figure, incertains de leur pouvoir qui repose en fait sur quelques familles aristocratiques et sur des troupes de mercenaires. De toutes les dynasties en place vers 1220-1230, seule va subsister celle des Nasrides de Grenade qui s'accroche à l'extrême sud-est de la Péninsule, de Ronda à Elvira, à Baza, Guadix, Malaga, Almeria et Grenade où est établie la cour. Les souverains de ce petit Etat essaieront bien de reprendre l'initiative en faisant appel aux Berbères mérinides du Maghreb. Mais leurs efforts resteront vains devant la ferme détermination des armées, unies, de Castille et d'Aragon.



L'Espagne du IX^e au XIV^e siècle

CONCLUSION

Plus de cinq cents ans viennent de s'écouler. Plus d'un demi millénaire ! Que de chemin parcouru depuis le débarquement de Tarik près d'Algésiras ! A trois reprises, *Al-Andalus* a connu ses heures de gloire avec les Omayyades, les Almoravides, les Almohades. A trois reprises, le sentiment d'unité fondé sur la foi islamique a été le plus fort. A trois reprises, la faiblesse croissante des souverains, les rivalités intérieures et les luttes armées ont été des facteurs de déclin et de démembrement. Mais la prospérité économique et la floraison de la civilisation arabo-islamique ont toujours été au rendez-vous.

En 1266, seul ne subsiste que l'émirat de Grenade campé sur un étroit espace bordant la Méditerranée, à l'abri de la cordillère bétique... Menacé par l'appétit de la Castille et les troubles intérieurs, ce petit royaume réussira à survivre jusqu'en 1492 sous la dynastie arabe des Nasrides, louvoyant entre la diplomatie et la guerre, mais bénéficiant d'un développement économique et culturel n'ayant aucune commune mesure avec son poids politique.

Face à *Al-Andalus*, qu'en est-il d'*Hispania* ? La grande avancée des chrétiens n'a pas abouti à la réunification de la Péninsule. Celle-ci apparaît divisée en entités politiques aux contours mouvants, fréquemment modifiés par les regroupements et les partages auxquels procèdent les souverains. L'idée unificatrice traverse néanmoins l'esprit des rois castillans. A peine parvenu au pouvoir, Alfonso VI s'intitule « *rex Hispaniae* » (1072), en attendant de se dire « *rex totius Hispaniae* » lors de la crise dynastique ayant suivi l'assassinat du roi de Pampelune (1076), et de se proclamer « *imperator* » après la prise de Tolède dont il fait sa capitale (1085). Après lui, son petit-fils Alfonso VII reprend ses prétentions impériales, n'hésitant pas à se faire couronner en 1135, à León, en présence du roi de Navarre et des grands seigneurs laïques et ecclésiastiques du royaume. Mais l'idéal unitaire ne survivra pas à la mort de son promoteur survenue en 1157. La Péninsule s'installe de nouveau dans la division.

Après la victoire de Las Navas de Tolosa, un nouvel équilibre s'installe entre les Etats chrétiens. Le premier rôle est joué par la Castille, toute entière consacrée à la « *Reconquista* », et qui s'unit définitivement au León en 1230. En même temps s'affirme la puissance du Portugal, qui poursuit son avance vers le Sud au point d'inquiéter son voisin castillan lors de l'incorporation de l'Algarve en 1249. De son côté, la Navarre est hors jeu, ayant perdu sa façade maritime passée aux mains castillanes : retranchée dans ses montagnes, elle développe une diplomatie active au nord des Pyrénées, réussissant à sauvegarder son indépendance en offrant la couronne royale à Thibaut de Champagne, neveu de Sancho VII mort en 1234. Enfin, à l'est, l'Etat catalano-aragonais, dont l'unité est consolidée par Jaime I^{er} « el Conquistador », part à la conquête du Levant et des Baléares pour le plus grand profit de la noblesse aragonaise et de la bourgeoisie catalane. Jaime I^{er} meurt en 1276 et partage ses Etats entre ses deux fils : son cadet Jaime devient roi de Majorque, avec les Baléares et les comtés de Cerdagne et de Roussillon ; il en sera ainsi jusqu'en 1349.

Ainsi tandis qu'un pouvoir fragile reste en place dans *Al-Andalus*, les souverains chrétiens développent leur emprise et affermissent leur autorité. Mais leur rivalité est toujours bien vivante. Leurs intérêts s'opposent dans les zones de reconquête. Même s'ils jouent un rôle actif sur le plan international, ils sont paralysés à l'intérieur par l'agitation de la noblesse. *HISPANIA* devra attendre le XV^e siècle et les rois catholiques pour revenir à la vie.